

SOUVENIRS D'YVES ROCCA

Yves Rocca, décédé le 1^{er} septembre 2014, avait écrit quelques souvenirs pour ses petits-enfants, retrouvés par ses filles qui ont eu la gentillesse de nous les adresser. En voici son histoire qui commence à sa sortie de l'Ecole de Cherchell.

« Me voici aspirant au 16^{ème} Régiment de Tirailleurs Sénégalais. J'ai choisi ce régiment à la sortie de l'Ecole d'Elèves Officiers de Cherchell.

Je quitte Alger le mercredi 26 avril 1944 par l'express de jour. Arrivé à Oran vers 17 heures, je passe la soirée chez des amis, les Sellès. J'éprouve une grande satisfaction de revoir Oran, mais je suis soucieux car je sais que mon régiment est sur le point de partir.

Le jeudi matin, je me présente au corps à Eckmühl. J'ai vécu à Oran lorsque j'avais 5 ans car mon père y avait été nommé. Mes parents avaient trouvé un petit appartement sur les arènes où nous sommes restés à peu près un an puis nous avons trouvé un appartement, rue d'Igli, au centre de la ville d'Oran. En 1929, mon père a été nommé à Tlemcen.

Dans la poussière du camp, c'est l'affairement du départ. Nous recevons notre équipement et notre matériel. Je suis affecté à la 6^{ème} compagnie du 2^{ème} bataillon, aux ordres du capitaine Bascou. Je fais la connaissance des autres officiers qui viennent souvent comme Chaperon et Biondiaux de l'administration coloniale. Je retrouve aussi les amis de l'école de Cherchell, Parra et Munoz. Le soir, je peux aller en ville faire mes adieux à la famille Sellès. Les reverrai-je ? Je sais que je vis des moments importants. Le destin est suffisamment flou pour que mon inquiétude cède la place au fatalisme.

Le vendredi, j'ai la joie de retrouver Edmond Rrohfritsch affecté au 9^{ème} régiment de tirailleurs algériens. Il part, lui aussi, en même temps que nous. Partager l'inconnu à deux est plus réconfortant. Atmosphère fébrile des préparatifs.

Le samedi 29 avril est un jour qui compte. Vers 10 heures, alors qu'il commence à faire chaud, nous montons dans les camions et partons en convoi à travers Eckmül et Oran. Je suis un peu ému et j'ai la désagréable impression que mon sort m'échappe.

Nous gagnons Mers el Kébir où je suis assailli par une foule de souvenirs et de sentiment C'est là que j'ai appris à nager il y a quelques années et c'est là que la flotte française a connu le drame du 5 juillet 1940.

Un immense tunnel se substitue à la cornique et c'est à pied, sous un soleil de feu, que nous parcourons les 1 500 mètres de la nouvelle digue. Le cuirassé Paris est à l'ancre à l'endroit où coula le Bretagne.

Vers 14 heures, nous embarquons à bord du Straithnaver, gros paquebot anglais à 3 cheminées, de la Péninsular Orientale. Comme tous les officiers, je suis installé en 1^{ère} classe, au pont C, et je partage ma cabine avec un sous-lieutenant d'artillerie.

Malgré la guerre, nous sommes traités comme on pouvait l'être dans un palace et je me prends à rêver que je pars pour les Indes à bord d'un somptueux navire de croisière. J'admire les flegmatiques stewards vêtus d'une veste blanche amidonnée et de pantalons noirs ; ce sont pour la plupart des hindous qui servent de fastueux touristes.

La vie s'organise à bord mais nous restons à quai jusqu'au lendemain. Les liens sont désormais rompus avec la terre d'Afrique et le soir qui tombe sur la rade est mélancolique. Mers el Kébir a une allure de rêve et Santa Cruz, la petite église sur la montagne d'Oran, sera ma dernière vision.

Dimanche matin, messe dans le salon. Les quais sont déserts et le convoi se forme. Les hauts parleurs du bord annoncent que, désormais, nous devons en permanence porter nos gilets de sauvetage.

Nous prenons notre place dans le convoi et, à 14 heures, tout doucement, nous glissons vers l'inconnu tandis qu'Oran s'estompe au loin. Notre bateau se trouve au centre de la formation et se profilent, à bâbord et à tribord, les silhouettes rassurantes des escorteurs.

Il y a cinq ans que je n'ai pas quitté l'Algérie. Mais au fait, où allons-nous ? La direction prise vers l'Est, le long des côtes et la distribution de lires italiennes ne nous laissent pas beaucoup de doutes.

La nuit tombe et les fumigènes nous enveloppent d'une nuée protectrice.

Lundi 1^{er} mai 1944. Pour l'instant, c'est un peu la guerre en dentelle. Sans doute, la présence des sous-mains qui rodent nous oblige-t-elle à obturer le soir, tous les hublots et à répondre, chaque jour, à des exercices d'alerte où nous devons rapidement nous regrouper sur les ponts près des embarcations.

Mais la vie reste agréable. Le lit est délicieux. Les draps bien blancs. Le steward nous réveille le matin en nous proposant du thé : « I am sorry. 8 O'clock » et on peut prendre des bains chauds.

La boutique et le coiffeur offrent de grandes distractions. On y trouve des tas de produits disparus, toutes les monnaies y ont cours, on y parle toutes les langues. Il est vrai que nous sommes des milliers à bord : anglais, américains, français, deux bataillons de portoricains, tirailleurs sénégalais et algériens. Il y avait quelques officiers algériens et des sous-officiers sénégalais et algériens, hindous et quelques italiens. La military police règle une importance circulation et assure le bon ordre.

Les repas constituent notre grande préoccupation, tant par la distraction qu'ils procurent que par la relative nouveauté de ce que l'on mange. A 20 ans, on a faim. La grande salle à manger est étincelante avec nappe et argenterie. Tout est impeccable de propreté et d'une courtoisie rigide bien anglaise. Breakfast à 9 heures, lunch à 13 heures, dîner à 19 heures. Bien entendu, nous n'avons pas de vin mais du thé. Quelques uns prévoyant ont emporté des bidons de vin. Les anglais ne disent rien mais ne semblent pas apprécier beaucoup.

Le soir, dans le salon enfumé, les portoricains donnent un concert de guitare et de chants. En l'honneur des français, ils interprètent une très belle chanson, que Munoz me traduit la gorge serrée. Quand le régiment a été dissous pour être réparti dans la 1^{ère} DFL, Munoz a été affecté au bataillon de Marche 24. Lors de la campagne d'Alsace ce bataillon a été encerclé et capturé par les allemands à Obenheim et depuis, je n'ai plus de nouvelles de lui. « Francia, nous n'oublierons jamais que c'est par ton sang que fut rachetée la liberté du monde.... Francia, tu as trop de cœur pour mourir ».

Au milieu de la mer, et pendant la nuit, c'est un souffle émouvant.

En m'endormant, je pense que ce matin, je suis passé au large d'Alger, tout près de mes parents.

Mardi et mercredi, la mer est splendide. Nous longeons les côtes Collo où je suis né. Bizerte en Tunisie, puis en Sicile. Tous les matins, l'alerte est donnée et il y a quelques exercices de tirs. Des avions nous escortent. Je passe des heures sur le pont avec mes amis. A la tombée de la nuit, des hauts-parleurs annoncent le black out. Tandis que le convoi fantôme glisse sur les eaux, anglais et américains chantent de vieilles mélodies dans les coursives. Une séance de cinéma nous est offerte. Nous allons regretter ce bateau.

Jeudi 4 mai. J'arrive en Europe. Est-ce croyable. Nous passons entre la côte qui est très belle et l'île de Capri. Je recherche le Vésuve, mais une brume épaisse couvre la baie. Peu à peu, je devine Naples et ses collines et j'aperçois enfin le volcan. Je crois rêver. Nous glissons sur les eaux huileuses (mazout des bateaux) et gagnons le port qui a été ravagé : navires coulés, docks effondrés, maisons en ruine. Spectacle désolant qui rappelle que la guerre est là.

Vers 9 heures, je foule le sol italien. Il fait très chaud. Nous partons à pied par la via Riviera et je suis déçu par les ruines, la saleté ; la misère. Mais je reste très excité. Nous franchissons des quantités de tunnels pour atteindre les faubourgs et nous déjeunons sur un trottoir avec une boîte de conserve. Ce n'est plus le Straithnaver !!!

Nous sommes hébergés au Centre Français, grande école réquisitionnée dans un quartier populaire. L'installation dure toute la soirée. Tous les aspirants sont regroupés dans la même chambre. Nous avons une soupe chaude le soir et, au mess, le colonel entame une chanson.

A quoi peuvent penser mes parents ????

La vie dans cette boîte est déplaisante et nous nous lassons de manger chaque jour des boîtes de conserves. J'écris enfin à la maison, mais sans dire, bien sûr, où je me trouve. J'utilisais la 1^{ère} lettre de chaque mot de chaque ligne pour leur dire où je me trouve.

Samedi 6, je sors enfin avec Parra et Scheibenstock, un petit français marocain courageux et astucieux. Nous avons mis nos beaux uniformes. Nous prenons le « ferovia cumana » sorte de métro qui nous conduit en ville vers le haut de la Via Roma. Nous déambulons pendant plusieurs heures, admirant les palais et visitant des quartiers sordides. Les napolitains déjà blasés ne nous prêtent pas beaucoup d'attention, sauf les enfants qui acceptent nos chewing-gum et nous proposent leurs grandes sœurs.

Nous sommes fatigués, mais heureux.

Le 7, nous partons pour Albanova, à 25 km au Nord Ouest. Petite ville sans intérêt. Le régiment éclate dans les villages des alentours. Notre compagnie (Capitaine Bascou, Lieutenant Benoit, Sous-lieutenant Mary) échoue à Frignano Piccolo. La bourgade est pauvre et les champs sont plantés de grands arbres où monte une vigne conquérante.

Je commande la 2^{ème} section avec pour adjoint le sergent-chef Duval, le sergent Yousba, Kabore, solide et silencieux, le caporal Sebbah Maurice et un agent de transmission qui

Nous roulons tard dans la nuit et on nous dépose le long de la route pour dormir à même le sol. Il y a une odeur désagréable.

Au réveil, je découvre près de nous des cadavres de chevaux déjà gonflés. C'est une batterie hippomobile allemande qui a été anéantie deux jours plus tôt.

A Viterbo, je couche dans un lit, c'est un luxe. Mes tirailleurs se lavent nus dans la rivière. Certains sont très beaux. Ce sont des sénégalais courageux et rieurs.

Nous rejoignons le front avant Montefiascone. Les combats sont sporadiques car les allemands battent en retraite. J'ai néanmoins 2 blessés, dont mon sergent-chef.

Un jour, Niangolo me demande de lui lire une lettre qu'il a reçue de son village. On lui apprend qu'il « a gagné petit » et on lui demande de l'argent. Il n'a pas vu sa femme depuis plus d'un an mais il est radieux et fier.

A Montefiascone, nous découvrons un excellent vin blanc. Ceux qui nous ont précédés (??? allemands ou légionnaires) n'ont pas hésité à tirer dans les fûts. Les caves sont pleines de liquide ; je trouve cela lamentable mais c'est la guerre. Nous remplissons nos gourdes.

A Bolsena, nous sommes atterrés : notre régiment est dissous et nous allons être dispersés dans les diverses unités de la 1^{ère} DFL pour compenser les pertes. Je suis intégré au bataillon où je n'ai que des amis. Que vont-ils devenir ? Je vais perdre mes tirailleurs auxquels je suis très attaché. Ce sont de bons soldats. Parra et moi nous devons être affectés au Bataillon de Marche n° 5.

Je reste désorienté au bord de la route quand survient Pierre Pasquini au volant de sa jeep. Pierre a été mon camarade à l'Université d'Alger et il vient à cette sorte de marche aux esclaves pour ravitailler son unité en chair fraîche. Il me saute au cou et m'embarque aussitôt pour le DCR (détachement de circulation et de reconnaissance). On devait, avant tout, reconnaître les axes de progression de la division, plus ou moins en 1^{ère} ligne au début pour reconnaître les axes, puis, derrière, pour assurer une bonne circulation et mouvement de la Division (15.000 hommes). Je vois les combats, participe, mais me retire.

Le destin a pris un virage dont je ne mesure pas l'incidence.

Dans l'après-midi, il me présente au Capitaine Pons qui commande l'unité. Le Capitaine me reçoit devant sa tente et me tient sèchement des propos étonnants. Du genre « êtes-vous capable de faire tuer vos hommes ? ». Je ne le trouve pas très sympathique. Mais Pierre m'explique que, quelques jours plus tôt, la jeep de Pons a sauté sur une mine et que le capitaine qui n'a pas été blessé reste un peu « choqué ».

On m'affecte au 1^{er} peloton sous les ordres du lieutenant Destainville, avec Lefébure, un adjudant qui me paraît dégourdi et qui a déjà l'air d'un vieux baroudeur. Lefébure s'en est sorti, puis est allé au Vietnam et a passé 4 ans dans les prisons Viet. On m'affecte une jeep et un chauffeur et je sens que mon niveau de vie s'élève d'un cran. On abandonne les rations K et C pour une nourriture plus conforme à mes goûts (des poules chapardées à droite et à gauche).

Je trouve dans l'univers Free French short anglais, casque anglais, Croix de Lorraine. Je découvre des seigneurs de guerre, compagnons de la Libération, ancien de Bir-Hakeim ou d'Erythrée, qui se battent depuis plusieurs années, la rage au ventre et se sentant abandonnés par la France. Ils exècrent les allemands, détestent tout autant le français de Vichy, admirent les anglais, se méfient des américains, et manifestent de la condescendance à l'égard de ceux qui arrivent tardivement dans la bataille, comme moi. Et on me fait comprendre qu'il est inconvenant de garder mon casque américain.

J'avais eu une idée de cet univers quand, en 1941, j'avais eu la chance d'avoir René Capitant comme professeur de droit administratif à l'université d'Alger. On l'avait prudemment nommé à Alger pour qu'il puisse, sans trop de risque, se livrer à ses violentes diatribes anti-allemandes. En avril 1941, quand les allemands avaient envahi la Yougoslavie, Capitant nous avait fait lever dans l'amphithéâtre pour manifester notre solidarité avec le peuple yougoslave.

Destainville, qui adore les explosifs, m'emmène au bord du lac de Bolsena, ou, face à une île, il pêche à la grenade. Je ne trouve pas cela très sportif.

Il pleut un peu ce qui est plutôt satisfaisant car la route où se succèdent les camions et les chars étaient très poussiéreuses.

A Casciano Di Bagni, nous prenons possession d'une assez luxueuse villa qui appartenait sans doute à des gens de la haute société ; salle de bains, lustres de cristal, riche bibliothèque et cave encore garnie. Les allemands sont passés avant nous et ont un peu saccagé la maison. Nous n'arrangeons rien.

Le matin de notre départ (reste 24 h), je trouve devant la porte deux italiens distingués, la cinquantaine, qui me disent poliment qu'ils viennent récupérer leur maison. Ils sont accompagnés d'une femme élégante mais très énervée et qui crie. Elle vocifère d'autant plus qu'elle voit sortir mes hommes qui, avec un livre, qui, avec une bouteille, qui, avec un drap.

J'explique, un peu difficilement, que ce sont leurs amis et alliés allemands qui ont pillé la maison, que les italiens doivent supporter les conséquences de leur entrée en guerre et qu'au demeurant nous ne restituerons la villa qu'à la fin du conflit. Là, j'en rajoute un peu ! Les hommes finissent par calmer et éloigner la femme.

Mais au moment de partir, nous nous apercevons qu'il manque un homme. C'est Trespaille, un lyonnais qui pourrait jouer les petites frappes dans un film noir. Nous le retrouvons affalé dans un placard où il cuve le vin de la nuit.

Mes hommes sont, en général, assez simples, voire rustres comme Giraudeau, ou violents, comme Delmont. Au 2^{ème} peloton, ils ont du plus beau linge : il y a les frères Perroud de Tunis, Levi-Provensal, un intellectuel qui se demande quel sens a la guerre (il me séduit), le beau Jean Mazel avec ses yeux bleus, Zietoun, juif d'Afrique du Nord, intelligent et malin, Tollard, silencieux et distingué.

Mais je me demande ce que vont devenir tous ceux qui n'ont pas de formation particulière et qui vivent la guerre comme une aventure inespérée : on les nourrit, on les transporte, on pense pour eux et ils apprennent à ne respecter ni les lois ni la morale. Comment vont-ils aborder la vie civile ? Pour l'heure, personne n'y pense vraiment.

On me charge de reconnaître une rocade dont on ne sait si elle est occupée par l'ennemi. La matinée est belle et douce ; tout est calme et je découvre qu'à la guerre, le silence peut être oppressant. Nul bruit, pas un coup de feu derrière les arbres et je m'angoisse peu à peu.

Je suis soulagé quand, à un détour de la route, je rencontre une section du Génie qui s'apprête à déminer la route dans l'autre sens, et un char léger des fusiliers marins. Je fais la connaissance de Velche, chef de char.

27 juin, nous progressons vers Radicofani par une route en lacets. Nous sommes pris sous un tir de redouble 88 (canon allemand). Ce n'est qu'un tir de harcèlement mais suffisant pour me mettre mal à l'aise. Une balle siffle à mes oreilles et frappe un doge sur la route (camion transportant les mortiers). Personne n'est atteint, mais une balle a 1 000 mètres du front !!!! Je me mets à trembler un peu.

Un peu plus loin, nous trouvons, versé sur le bas côté, un camion chargé de mines anti-char, abandonné par les allemands. Destainville, enthousiaste, se précipite, monte sur le camion, jette à terre quelques mines, dont il entreprend de découper la tôle avec son ouvre-boite (après la guerre, il est devenu sapeur-pompier à Carcassonne et est mort vers 1990), pour récupérer les précieux pains de TNT.

Je suis horrifié car à l'école de Cherchell, on nous a appris que les allemands piègent tout ce qu'ils abandonnent, surtout lorsqu'il s'agit de mines et qu'il ne faut toucher à rien.

J'ai beaucoup de mal à cacher mon tremblement à mes hommes, mais il ne se passe rien et nous reprenons notre marche sous les bombardements, jusqu'à ce que nous soyons arrêtés par des tirs de mitrailleuses. La reconnaissance étant faite, j'envoyais un homme à l'arrière, confirmer l'état de la route et des positions allemandes. Le lendemain, toujours sur la même route, nous trouvons les marins embusqués avec leur char, derrière de grands rochers qui bordent la voie. Il paraît que 4 à 500 mètres plus loin, il y aurait un redoutable char allemand, Tigre ou Panthère. Nous sommes chargés de vérifier l'information car on ignore les résultats des tirs de notre artillerie. J'emmène le sergent Dupuy et Hamon qui me servent quelques fois de chauffeur. Une section d'infanterie nous accompagne. 40 hommes à peu près. Mais à peine avons-nous avancé sur la route que les allemands nous repèrent. Sans doute depuis la Tour qui surplombe Radicofani et qui constitue un bel observatoire. Une pluie d'obus de mortiers s'abat sur nous et nous nous jetons dans les fossés. Un lieutenant, dont la section progresse dans le champ à gauche, se précipite sur moi. Je n'ai jamais vu un homme aussi paniqué. « Où sont-ils ? Où est l'ennemi ? Que fais-t-on ? ».

A ce moment survient, en jeep, le capitaine Barberot qui commande cet escadron de fusiliers marins. Il nous engueule copieusement, nous disant que le meilleur moyen d'échapper à un tir de mortier c'est d'avancer. C'est vrai. Mais il fallait y penser. Quand tu échappes au mortier, tu arrives devant les mitrailleuses et notre état ne nous permet pas de penser.

Nous fonçons donc vers l'avant, et nous tirons au jugé pour nous donner du courage. Nous sommes soutenus dans notre mouvement par une compagnie du 22^{ème} BMNA (Bataillon de Marche Nord-Africain – Bataillon Edmond Rofrish) qui progresse à notre droite et qui arrive avec nous au pied de Radicofani. Les allemands lèvent les mains mais il n'y a pas de char Tigre.

Hamon va prévenir les marins que la voie est libre. Il y a quelques tirs isolés. Bientôt les fusiliers marins arrivent avec leurs chars légers et tirent à la mitrailleuse sur la lisière des arbres. De plusieurs balles dans la poitrine, ils abattent l'officier allemand qui dirigeait courageusement la résistance ennemie. Je m'approche. C'est un très bel homme blond d'une trentaine d'années, revêtu d'un uniforme de parade, dans mon souvenir uniforme blanc. Pour mourir ?

Nous pouvons entrer dans Radicofani. Moi, je suis reparti alors en arrière, pour rendre compte de ma mission.

Pons nous annonce que la Division va être relevée. Ceux qui prétendent être au courant des projets de l'Etat-Major disent que nous partons pour la France. Nous n'en savons rien, mais le rêve commence.

Je redescends sur Rome, Naples pour s'embarquer à Tarrente pour la France.

Je tombe malade. Je pars 3 jours plus tard.

Je débarque le 19 août 1944 à Cavalaire, Je pars sur l'intérieur, Hyères, Toulon où avait lieu les premiers combats, surtout Hyères. Je garde des prisonniers allemands près de Toulon.

J'ai vu à ... ma première femme tondue.

Alors que la Division remontait sur la vallée du Rhône, fin août 1944, en direction de Lyon, j'ai été affecté à un échelon arrière. Aux ordres du commandant Pour récupérer le matériel lourd de la Division qui arrivait à Marseille. J'ai passé à peu près 15 jours, là. Le matériel était acheminé sur Rognac et moi j'étais cantonné à Allauch au-dessus de Marseille, d'abord dans une école puis chez un jeune curé. C'est à cette occasion que j'ai retrouvé la famille Charlot à Marseille, dont Jacqueline. A qui j'ai présenté Edmond Rosfrish.

On a dû partir enfin en septembre 44 avec le matériel lourd et le reste de la Division et quelques centaines d'hommes. Tous ; les ponts avaient été détruits et nous avons traversé la Durance de nuit sous la pluie sur la voie de chemin de fer.

Nous avons remonté la vallée du Rhône sur la rive gauche (Nationale 7), sur une route dévastée par l'aviation américaine et jonchée de véhicules allemands, chars. Un tapis de bombes.

La population nous acclamait, sauf à une occasion.

A Valence, j'ai demandé une permission d'une journée pour monter à St Agrève, avec Hamon et ma jeep, fin septembre 44 où j'ai été reçu comme un héros. Mon seul souvenir c'est que j'ai ramassé tous les gosses, Edmée, Suzanne, les gosses du Pont, chargé dans la jeep et fait le tour de St Agrève. On est monté là-haut et on a descendu les escaliers de la Table d'orientation en jeep.

Nous avons continué sur Lyon, en 2^{ème} ligne. Je n'ai rejoint la Division qu'en Saône-et-Loire où elle était stoppée par la résistance allemande, vers début octobre. J'ai retrouvé mon unité où j'ai fait la connaissance de Bernard Tezenas qui avait été recruté au passage à Brégançon. Il était sous-lieutenant, avait fait l'école de Saumur. Plus ancien, à

la fois la superbe de Tezenas et la fierté. J'ai retrouvé Pasquini qui au passage s'était marié en coup de vent.

Vosges, octobre et novembre 1944. Très dur et très long, où nous avons perdu notre général Brosset.

Mélisey, Ronchamp, où j'étais en 1^{ère} ligne. J'ai surtout été sous des bombardements, et j'ai eu des amis qui ont sauté sur des mines, ma hantise.

Alsace, en décembre, le nord de Colmar et le patelin du cochon. Décès de Guy Tezenas qui avait dormi quelques jours avant avec moi.

Et puis, nous avons été retirés du front pour partir traverser la France pour aller liquider la poche de Royan où les allemands s'étaient retranchés. Ils étaient encerclés par les FFI. Traversée en jeep sous un froid glacial avec une mémorable cuvée dans la Creuse.

Nous sommes arrivés à Jonzac près de Cognac. 15 à 20.000 allemands retranchés. Les FFI n'y pouvaient rien. Là, on a passé 2 ou 3 jours dont une virée à Bordeaux avec Pasquini où nous avons trouvé une ville paisible, en temps de paix. Nous avons été horrifiés. Ils ne connaissent pas la guerre. Notre jeep a été volée !!! Heureusement, nous avons trouvé deux tapineuses qui nous ont offert un lit. Le lendemain on nous a envoyé une autre jeep.

Fin décembre, les allemands ont lancé leur offensive Von Rundstedt dans les Ardennes. Nous avons été rappelés en Alsace. Retraverser la France dans le froid, dans la jeep. 15.000 hommes qui se déplacent.... Nous avons fêté le 1^{er} janvier en Alsace, près de St Dié, dans les Vosges.

Là, l'histoire du cochon...

Les allemands fonçaient. Nous avons perdu le bataillon où a été perdu mon ami Munoz. C'est la première fois et seule fois où j'ai été en retraite un peu.

Janvier et février, encore très durs.

Quand l'offensive allemande s'est ralentie, nous avons pu atteindre le Rhin. En fin février à peu près. Là, nous avons été relevés et envoyés dans le Midi de la France dans le Massif de l'Authion au-dessus de Nice, à 2 500 mètres dans les neiges.

Mon souvenir a été une guerre étrange parce que je passais dans la neige à 2 500 mètres sous les tirs puis on redescendait à Nice sous les palmiers, les fleurs et les jolies filles. Bataille qui coûte cher, terrain miné, 2 à 300 morts.

Fin mars 1944 début avril, on a nettoyé les montagnes et je suis redescendu sur l'Italie jusqu'à Cueno sur la route de Turin.